

AMOUR ET PSYCHÉ ¹

NICOLAS BOKOV

Sur cette photographie – celle prise devant le Panthéon – M. ressemble beaucoup à l'un de mes proches. Les joues un peu rondes, enfantines, les fossettes. Le regard plein d'esprit – avec, en même temps, une note de tristesse. Je compris soudain : elle me rappelle Igor ! Vraiment, comme une sœur.

Je pensais à cette ressemblance, le matin, en m'éveillant lentement. Elle ouvrait une porte sur les souvenirs : Igor. Je l'avais rencontré en 1965. Dans le département psychiatrique d'un hôpital militaire, celui du district d'Extrême-Orient, qui occupait un immense territoire sur la rive de l'Amour. Et le département le plus proche du fleuve était justement celui de psychiatrie.

À ce moment, je sursautai presque : le département de psychiatrie et l'Amour ! Autrement dit, « Amour et Psyché » !

Ô, Rilke, à nouveau ses vers énigmatiques des *Élégies de Duino* s'emplirent de sens : « Ne crois pas que le destin est quelque chose de plus que la parole (das Dichte) de l'enfance. »

Donc, j'ai onze ou douze ans. Et j'aime examiner des reproductions de tableaux réunies dans une boîte. Qui a probablement été ramenée de l'Allemagne vaincue par mon père ou par maman. Avec, entre autres, *Amour et Psyché*. Visiblement, j'ignorais encore qui est Amour dans la mythologie, mais je savais déjà qu'il existe en Extrême-Orient un fleuve portant ce nom. Je me disais que le jeune homme à demi étendu devait être la divinité du fleuve, un peu comme le père Tchernomor ² qui, sur un tableau, sort de la mer (la mer Noire, Tchernoe more ?). Quant à Psyché, elle était sûrement sa

1. Récit paru dans le recueil Nicolas Bokov *La zone de réponse*, publié en 2003 aux éditions Noir sur Blanc (Montricher, Suisse) que je remercie vivement de m'avoir permis de reproduire ce texte ici.

2. Personnage du poème de Pouchkine *Rouslan et Ludmilla* (N. d. T.).

bien-aimée. Une douce jeune fille, se serrant contre l'athlétique Amour, presque nue.

– Maman, qui est Psyché ?

– C'est l'âme, mon chéri.

– L'âme de qui ?

– L'âme de l'Homme.

Il y avait là une difficulté : si l'âme de l'homme en question s'appelle Psyché, il est évident que les âmes des autres personnes ont aussi des noms ? Mais maman partait au travail.

Le doux visage humain sur la photo m'avait projeté dans un passé lointain. Ma mansarde parisienne s'effaçait devant un autre espace, qui continuait d'exister quelque part, tant d'années après. Un corridor, des chambres aux murs bleutés, des lits de fer bleus. Et beaucoup de gens – jeunes. Des jeunes gens vêtus de chemises et de caleçons tirant sur le gris.

... Mon voisin de chambre jette un œil par l'ouverture de la porte – les portes proprement dites ne sont pas de mise ici – et me fait un signe de la main. Vite, je me hisse sur le rebord de la fenêtre, m'agrippant à une saillie du mur, au vantail, m'agrippant de toutes mes forces – elles sont si faibles, après huit jours de grève de la faim (ou, plus précisément, comme on l'écrit dans le journal d'observations, de « refus de la nourriture »). Les fenêtres, ici, sont opaques, et renforcées par un grillage de fer. Cependant, il y a, vers le haut, un petit coin cassé, par lequel on peut regarder en collant un œil, ou respirer l'air du dehors.

Un étroit passage séparait le mur de notre bâtiment d'un autre mur, celui, immense, qui entourait tout le corps de l'hôpital. Et derrière ce dernier mur s'étendait la rive de l'Amour, avec une piscine. Une piscine en plein air. Des nuages de vapeur flottaient, puis s'élevaient triomphalement dans le froid ; on ne voyait rien. Mais on entendait tout : la musique, celle autorisée à l'époque, une valse ou un tango, les exclamations des baigneurs. Et même – le rire des baigneuses ! Les voix de jeunes gens de notre âge, libres, heureux. Et nous, de notre emprisonnement, nous pouvions nous associer à leur joie de vivre. Au loin, des arbres ployaient sous la neige, et l'espace blanc du fleuve gelé s'étendait à perte de vue. Au milieu de toute cette vapeur et cette blancheur veloutée de l'hiver, nous écoutions avec délices le rire des jeunes filles et la musique. Et respirions l'air glacé avec avidité.

Celui qui faisait le guet – même tête rasée, mêmes caleçons – claqua sa langue, et je dégringolai de la fenêtre. J'avais juste eu le

temps de sauter au sol quand l'aide-soignant fit son apparition. Il se rendit compte que quelque chose s'était passé – et regarda avec insistance, désireux de comprendre ce que nous avions fait – de contraire au règlement, forcément. Il fit même quelques pas d'une démarche souple de lynx, et vint soulever le matelas – pour vérifier si je n'y avais rien caché.

Le soir commençait déjà à tomber quand l'occasion se repré-senta, et Igor, mon voisin de chambre, put bondir sur le rebord de la fenêtre. Respirer et regarder. Je surveillais le corridor.

La nuit, nous discussions, assis dans le lit. Nous discussions de tout, avec avidité, illuminés, comme on peut l'être à cet âge, par le feu jaillissant de l'amitié. Il venait aussi « de l'Ouest », comme on dit en Extrême-Orient, de la région de Moscou, et plus précisément de Monino, d'une famille de militaires. Il était peintre. Il dessinait avec des mines extraites de crayons (le bois du crayon était interdit). Cela dit, il possédait aussi la moitié d'une lame de rasoir, en dépit de toutes les fouilles et des changements d'habits.

– Je me suis dit que tu étais un candidat pour l'au-delà, un vrai squelette, me dit Igor, me montrant mon portrait : les os de mon visage moulés par la peau, comme sur un dessin anatomique. Et l'immobilité mortelle de tous mes traits.

– Tu dormais.

Ce n'était pas seulement le sommeil, mais aussi une piqûre d'aminazine. Celui qui a déjà expérimenté les effets de cette préparation se souviendra de la douloureuse impossibilité de se réveiller pour de bon, en revenant à soi après dix heures de sommeil, et de l'impossibilité de se rendormir pour venir à bout de cette fatigue.

L'aide-soignante vient jeter un œil dans notre chambre et, sans s'en cacher, écoute nos discussions :

– Et Edgar Poe, tu aimes ?

– Et comment ! Et Van Gogh ?

– Quelle question !

Elle ne comprend probablement pas de qui nous parlons. Ni de quoi. Nous l'entendons dire, dans le corridor, sans doute à un collègue de veille :

– Le squelette et Melnik sont comme deux jeunes chiens !

Nous éclatons de rire. L'aide-soignant passe aussitôt la tête dans notre chambre :

– Ils se marrent.

Il porte des pantalons et une veste ouatée. Sans doute un uniforme correspondant à des normes de sécurité. Il y a parfois des bagarres, ici.

La politique n'intéresse pas Igor. En revanche – l'art, les idées, surtout les plus inattendues, ça, oui. Et les relations entre l'homme et la femme. Nos conversations nous ramènent toujours à cet océan. Peut-être, d'ailleurs, que le fait que l'armée nous a enlevés à nos bien-aimées est la principale raison nous poussant à essayer d'en sortir.

– Les gens ne pensent pas, ils se contentent de copuler, s'indigne Igor. Il ne leur vient pas à l'idée qu'il y a là-dedans une telle force, un tel magnétisme, l'attraction des planètes et des étoiles, pour que deux êtres cherchent ainsi à se rejoindre, bravant l'horreur et la mort !

Nous nous penchons l'un vers l'autre, comme des conspirateurs.

– Prends, par exemple, cet exercice des amoureux dans la Chine ancienne. L'homme et la femme dorment dans un même lit, mais une épée tranchante est posée entre eux. Ils sont attirés l'un vers l'autre, c'est entendu, mais la lame est là, blessante, mortelle. Tu imagines quel état de tension ils peuvent atteindre ? Quelle explosion créative peut en résulter ?

Cet exercice est une nouveauté pour moi, bien qu'il ait cinq mille ans. Mais j'ai aussi de quoi alimenter le débat : S. m'avait envoyé un paquet au régiment, avec, entre autres, les conférences du docteur Freud. (Des enthousiastes avaient tout juste eu le temps de les éditer dans les années 1920.)

– Tu aimes la peau du lait ?

– Je ne la supporte pas.

– Sais-tu pourquoi ?

– Pourquoi ?

– Avec ses petites craquelures et ses plis, elle te rappelle le sein maternel, duquel on t'a dégoûté en le recouvrant de quelque chose d'amer. Ce souvenir te reste toute ta vie. Tu comprends que tout notre programme « j'aime – je n'aime pas » est inscrit en nous, et qu'il se déclenche dès que nous regardons une femme, à partir du moment où notre regard s'attarde un peu sur elle ?

– Ah, ce Freud ! Comment a-t-il deviné tout ça !

C'est le lieutenant et médecin militaire Frolov qui s'occupe de mon cas. Il a remplacé les piqûres d'aminazine par des pilules. J'ai appris à les garder en bouche et, si personne ne vient y regarder de près, je les recrache. Ils ont cessé de vérifier : il est au bout du rouleau, ceux-là font tout ce qu'on leur ordonne. Oh ! bonheur d'être libéré de la toile d'araignée poisseuse de la chimie.

Le rire des baigneuses et la musique. La vapeur blanche brille au soleil, et il me semble que je vois des bonnets blancs et rouges sur des têtes, ils apparaissent et disparaissent, ballons multicolores. Je suis si absorbé par cette vision qu'Igor doit accourir et me tirer par le caleçon, et je dégringole sur le lit installé sous la fenêtre. L'aide-soignant me prend en flagrant délit.

– C'est quoi, cette idée de te coucher sur un autre lit que le tien ? Tu as des envies de sulphazine ?

Dieu m'en garde ! Qui a goûté ne serait-ce qu'une fois à la sulphazine la redoutera jusqu'à la fin de ses jours. Cette douleur aiguë dans les articulations – des genoux aux coudes, jusqu'aux plus petites articulations, toutes celles des doigts – pendant de nombreuses heures, dans l'incapacité de dormir, car la douleur vous réveille immédiatement. Le moindre mouvement ravive la souffrance, mais comment réussir à rester couché sans bouger du tout ?

En somme, c'est un moyen de neutraliser les agités. Et de les effrayer. Selon le degré du délit : deux cubes, cinq, huit. Des centimètres cube. Les aides se souviennent presque avec enthousiasme du géant Gogobéridzé, un PMD (psychose maniaco-dépressive) : il ne réagissait pas à la sulphazine ! Et on lui en avait injecté 12 cubes ! Et il fallait six hommes pour l'attacher !

Tard dans la soirée, une petite aide-soignante entra dans notre chambre :

– Tu viens de l'Ouest ?

J'acquiesce prudemment.

– Moi, je suis née ici, mes vieux sont venus avant la guerre. J'ai lu dans le carnet qu'il y avait un Bokov. Je me suis dit : à quoi ressemble-t-il ? Je vais aller le voir. Je suis une Bokov.

Mon homonyme me regarde avec tendresse, comme si je faisais partie de sa famille.

– Dans quel état tu es ! Tu ne manges rien ?

Elle se penche vers mon oreille, redresse le coussin, et dit presque en chuchotant :

– Tu seras encore trois semaines en observation. Tout ce que tu dis ou fais est inscrit dans le carnet. Tu as compris ?

Il serait naturel d'acquiescer. Mais je ne réagis pas : l'enjeu est trop important, je ne peux pas me permettre la moindre faiblesse.

– Elle est de ton côté, annonce Igor. Il a entendu notre conversation, tourné vers le mur, dessinant.

Les médecins ne font pas de visite le samedi et le dimanche. Tout est calme. Seul le PMD Sorokine se met soudain à crier ou à aboyer. Et le petit Chmerov parade silencieusement d'un bout à

l'autre du corridor. Tel une ombre blanche, tel un fantôme, il apparaît dans l'ouverture de la porte puis disparaît aussitôt. Il regarde droit devant lui et marche, bougeant les bras de façon réglementaire, comme s'il était sur une place d'armes. Un jeune homme en sous-vêtements est accroupi, immobile, le dos contre le mur. Les fumeurs se retrouvent devant l'entrée des toilettes. Les aides bavardent. Soudain, la porte de l'escalier s'ouvre, livrant passage à mon médecin traitant, Boris Séraphimovitch, lieutenant de la section médicale. Il m'appelle dans son cabinet.

– Comment t'es-tu retrouvé dans l'armée alors que tu étudiais à l'université ? Il n'y a pas de département militaire³ en Lettres ?

Il me trouve intéressant, je m'en rends compte. Il n'est d'ailleurs pas beaucoup plus âgé que moi : il a vingt-cinq ans. Il vient de terminer l'académie de médecine militaire. Avant, il étudiait à Saratov, au Conservatoire. Pour devenir chef d'orchestre ! Et quand on l'a pris dans l'armée – les musiciens doivent la faire – on lui a proposé une nouvelle formation... de psychiatre de l'armée ! S'il refusait – on l'envoyait servir en mer, quatre ans. Et nous voici, discutant de choses et d'autres, de la vie en général. Mais je suis prudent : il me dit « tu » et il est clair qu'il peut disposer comme bon lui semble de ma personne. De ma liberté.

Les autres médecins sont un commandant usé par la vie et un civil. On les appelle comme ça : commandant, civil. C'est le commandant qui s'occupe d'Igor. Bien sûr, ce serait plus agréable d'avoir affaire au civil, mais qui sait. Il arrive qu'ils se montrent plus décidés que les militaires au moment de sonner l'hallali.

Boris Séraphimovitch ouvre un gros carnet de toile noire. Et lit : « Dit qu'il n'aime pas la peau du lait. » « A lu un livre étranger. » De quel livre s'agit-il ?

Ils m'ont laissé deux livres, tous les autres ayant été mis au dépôt. Les deux ont été édités dans notre patrie soviétique : *Voyage au centre de la terre*, en français, et une anthologie de la poésie anglo-américaine, purgée de tous les « mauvais » auteurs, assez ennuyeuse.

– Qu'écrivent-ils d'autre ?

– « Ne mange pas volontiers »... « ne finit pas sa portion . » Tu peux manger sans t'inquiéter, me dit le médecin militaire, me jetant un regard trop perspicace. À tout hasard, je détourne les yeux.

3. Département qui permet aux étudiants d'exécuter dans le cadre de leurs études une sorte de cours sur l'armée et les dispense du service militaire (N. d. T.).

– On va te montrer à des étudiants. Le commandant en a reçu l'autorisation.

Les étudiants en médecine viennent ici en stage. Le plus souvent avec le colonel qui dirige tout le département. Nous sommes une quarantaine de personnes sur l'étage, avec renouvellement des effectifs tous les trois mois ; il y a trois étages en tout. Notre bâtiment est celui qui se trouve le plus près de l'Amour, près de la piscine en plein air. Les toits, les arbres et la rivière sont couverts d'une neige immaculée, d'une blancheur aveuglante. Et même le grand mur gris qui sépare les deux mondes est tapissé de neige, elle forme une couche épaisse sur sa crête et sur les aspérités du crépi. Hiver soixante-cinq. L'âme et l'Amour. Voilà ce qu'a donné mon examen trop attentif de la célèbre toile *Amour et Psyché*, voudrais-je m'exclamer. Pour plaisanter, bien sûr.

Le lundi commence par des cris. Chmerov crie après sa piqûre. Ses hurlements nous arrivent de la salle de consultation chaque fois que la porte – il y en a une, là-bas – s'ouvre. Et on peut voir comme il se débat dans des garrots de draps. Il subit une thérapie de choc. Les médecins partent du principe que si une situation de choc – une sentinelle lui a tiré dessus – lui a fait perdre la raison, un choc d'insuline ne devrait-il pas le faire revenir à lui ? Coup pour coup, dent pour dent.

– Et avec une telle vision de la psyché – mais ce sont des sauvages, des charlatans ! ils veulent organiser le bonheur de toute l'humanité ! s'indigne Igor. À mi-voix, bien sûr.

L'expertise est terminée. On nous transfère, d'abord moi, puis lui, dans une autre chambre dont, hélas, les fenêtres sont sans défauts. C'en est fini de nos évasions par la vue, l'ouïe et le nez. En revanche, notre nouvelle chambre porte le numéro six : ma vie se retrouve encore une fois à citer la littérature ! Anton Pavlovitch ⁴, très cher, comment avez-vous pu l'écrire avec tant de précision, et moi, adolescent, vous lire avec tant de confiance ? *La salle n° 6*. Et voilà, s'il vous plaît. C'est, semble-t-il, flatteur : retrouver sa propre trace dans un chef-d'œuvre.

Sorokine répond à Chmerov, et c'est parti ! Des débiles mentaux aux têtes de betterave, presque tous des gars de la campagne les imitent en se moquant d'eux. Ils peuvent aussi se montrer compatissants : quand je prenais des doses massives d'aminazine, et

4. Tchékhouv (N. d. T.).

qu'il m'arrivait souvent de perdre conscience, ils me ramassaient et me ramenaient dans ma chambre. S'ils veulent insulter quelqu'un, ils lui disent « eh ! toi, insulinomane ! ». Quant au département de psychiatrie, ils l'appellent « cette maison de fous. »

Maintenant, les quatre lits sont occupés. Nos voisins : le missilier Rybine, atteint de *delirium tremens*, et le moldave Grichouk, un grand brun, bel homme. Rybine s'était pendu dans la caserne, mais on l'a détaché à temps. Quant à Grichouk – c'est même étrange de le voir parmi nous : un boute-en-train, bien avec tout le monde. Il mange avec appétit, regarde la télévision.

Je lis le *Voyage*. Et j'écris un peu avec la mine d'Igor, il m'a offert la plus longue. Quelques mots pour mémoire sur les marges du livre, quelques vers.

Tout se passa très vite : il y eut un bruit bizarre, comme en font parfois les chiens en bâillant, puis des mains se pressèrent sur ma gorge, et le monde, devant mes yeux, devint orange et bleu. Tout se fonda dans un chaos, une tempête d'éclairs de lumière et de cris. Puis la pression se relâcha, et je soupirai. On me portait.

On me déposa sur un lit. Dans l'avalanche des explications excitées, on finit par comprendre que Grichouk avait bondi sur moi et commencé à m'étrangler, que Igor, qui somnolait, s'était réveillé et s'était jeté sur lui, le tirant en arrière par le tronc, qu'un aide était accouru, avait attrapé Igor par les jambes et l'avait entraîné dans le corridor, qu'à ce moment d'autres aides s'étaient précipités et nous avaient tous emportés hors de la chambre, pour me découvrir finalement, à demi étouffé dans ce tohu-bohu.

J'avais mal au cou. Notre joyeux drille ne l'avait-il pas cassé ? Heureusement, non ; il enfla et se couvrit d'hématomes cramoisis. Et s'engourdit. Pour regarder à droite ou à gauche, je me tournais maladroitement, de tout mon tronc. Igor ne pouvait s'empêcher de rire :

– Excuse-moi, mais on dirait le Commandeur dans *L'Invité de pierre*⁵.

Moi aussi, je trouvais ça drôle, mais ça me faisait mal de rire.

Grichouk avait eu droit à dix cubes de sulphazine et se tordait déjà de douleur, gémissait, attaché à son lit. Le soir même, il fut emmené chez les malades agités. Quant à Igor et moi, nous échappâmes de justesse à la sulphazine. On l'avait attaché et on s'apprê-

5. Pièce de Pouchkine sur le thème de Don Juan (N. d. T.).

tait à faire de même avec moi, quand apparut, hors d'haleine, l'aide-soignante Bokov, qui s'exclama :

– Mais pourquoi l'attacher lui, le squelette ? Et sans Melnik, on aurait eu une vraie catastrophe !

Et on ne nous piqua pas.

– Voilà un signe, essayai-je de plaisanter d'une voix nouvelle pour moi, inconnue.

– Les Bokov te mettent dans le pétrin, mais ce sont aussi eux qui t'en sortent.

Lors de son prochain service, l'aide-soignante Bokov nous apporta deux pâtés faits maison, au chou et à l'œuf. Cette initiative un peu risquée passa inaperçue. On a parfois envie de faire un geste de bonté et d'amour, et précisément en transgressant un interdit. Et qui dira pourquoi l'homme est ainsi fait ?

– Parce qu'il n'y a pas que le ventre ! La viande ! Igor se frappa avec force sur les cuisses. Il y a des choses subtiles ! De la dentelle !

Tout ne se limite pas à la graisse et au pouvoir ! À la sulphazine et au complexe d'Œdipe !

– On t'a donné des injections d'amyle de sodium, pour stimuler ton appétit, me dit Boris Séraphimovitch. (Ah, voilà pourquoi c'était si dur !) J'y ai mis fin. Mais essaie de manger. Sinon, dans quel état vas-tu rentrer à la maison ? Quand tes amis te verront... et ton amie ?... Elle est musicienne ?

Comme il sait tout et retient tout, et fait les déductions. (Parmi mes affaires se trouvaient quelques lettres de S.) Mon cœur se mit à battre : ça veut dire qu'on me laisse partir, c'est décidé. Presque. Liberté, ma chère liberté...

– On va te montrer aux étudiants, continue-t-il d'un air préoccupé. On te dira peut-être quelque chose. N'y accorde pas d'importance ! Tu as compris ?

Qu'est-ce qu'on pourrait bien me dire de si extraordinaire ? J'ai déjà tout entendu et tout vu. Ou presque.

Nous avons un nouveau dans notre chambre numéro six. Le tankiste Oleg Svejov. Il a déjà passé une inspection, été déclaré sain et renvoyé au régiment. Puis il a déserté, et on l'a arrêté à Vladivostok. Au port : est-ce qu'il s'apprêtait à... Maintenant, s'il est à nouveau déclaré sain d'esprit, il n'échappera pas à la prison.

– Boris Séraphimovitch, j'ai un nouveau voisin, sympathique. Svejov.

– Ah, celui-là, « j'entends et je vois la mer »... Il simule des pseudo-hallucinations.

La voix du lieutenant laisse percer le mépris. Voilà comme il peut être, lui si amical, presque un musicien. Il émanait de lui quelque chose de glaçant qui signifiait « danger ».

– C’est le commandant qui s’occupe de son cas. On ne peut pas l’aider. Ne t’en mêle pas.

Intéressant, tout de même, de savoir que les hallucinations sont parfois « pseudo », et qu’on peut encore les simuler ! Dostoïevski s’en serait frotté les mains de contentement.

Je rapportai la conversation, dans des termes un peu adoucis, à Oleg. Mais il était déjà au courant. On n’avait pas fait de cérémonies avec lui, on lui avait annoncé qu’il serait bientôt transféré en cellule de préventive. Dès la fin de la commission.

Rybine ronflait sur son lit. On entendait, dans le corridor, les pas étouffés de l’aide-soignant, dont la tête apparaissait de temps en temps dans l’ouverture de la chambre.

– Il faut t’ouvrir les veines, dit Igor d’un air résolu. Il n’y a pas d’autre moyen.

– M’ouvrir les veines ?, s’effraya le tankiste.

– Mais oui, tu te taillades les poignets. Tu laisses un peu couler le sang, et nous donnons l’alarme. Ta liberté vaut bien ça.

– Et avec quoi je pourrais me taillader ? dit Svejov, presque implorant, espérant un obstacle.

– Je te donnerai une lame.

Igor la conservait dans l’épaisseur cartonnée de son bloc-notes.

– Demain, pendant la nuit, dit Igor. Il faut agir immédiatement, ils peuvent t’emmener d’un jour à l’autre.

Dans la matinée, profitant de chaque minute de relâchement de la surveillance, Igor aiguisa sa lame sur le rebord de la fenêtre. Oleg, en proie à une peur panique, marmonnait quelque chose, priait, peut-être. Et même Rybine poussait de gros soupirs, sans comprendre ce qui se passait.

– Tu te tailladeras ici, dit Igor.

Et il montra où ; en travers du poignet, après avoir préalablement pressé la veine et fermé le poing pour qu’elle gonfle et soit plus élastique. Lui-même s’était déjà ouvert les veines : des petites cicatrices blanches traversaient son poignet.

La nuit arriva vite. L’ampoule du plafond brillait de sa lueur bleu terne. Rybine ronflait désespérément. Svejov s’était caché tout entier sous son drap.

– Taillade bien, aussi profond que possible, lui conseillait Igor. Qu’il y ait beaucoup de sang, ça les impressionnera. Quand tu commenceras à saigner, sors tes bras.

Svejov marmonnait quelque chose et remuait. La tension montait. Le silence était ponctué des bruits de la nuit : cris lointains, étouffés, lamentations, coups contre le mur, une sonnerie de téléphone à laquelle personne ne répond.

Et des pleurs. Tout près, sous le drap de Svejov. Sa tête émergea.

– Je ne peux pas, articula-t-il entre deux sanglots.

– Toi, alors ! dit Igor avec dépit. Bon, eh bien retourne dans ton trou !

Il voulait dire : en prison.

– Je t'en prie, taillade-moi ! pleurait le tankiste.

– Non, dit Igor.

Bien sûr que non : et si Svejov était obligé de tout raconter ? Non, c'était trop dangereux.

Igor cacha la précieuse lame dans le carton du bloc-notes. Nous étions tous tristes, et personne ne parvenait à dormir.

– Nous allons vous demander de répondre à quelques questions, dit le commandant avec amabilité. Il n'était pas seul : une quinzaine de jeunes gens et de jeunes filles en blouse blanche, cahiers et bloc-notes en main, étaient groupés en demi-cercle, assis ou debout, dans le grand cabinet sombre aux fenêtres opaques.

– Ils sont tous étudiants, et aimeraient en savoir un peu plus sur vous.

– Vous étiez aussi étudiant ? demanda une jeune fille au nez camus. J'ai lu dans votre rapport que vous étiez étudiant.

– Vous écrivez des vers ? s'intéressa une jeune fille avec une frange et des yeux verts en amande.

Un étudiant impeccable, en cravate, s'empressa de corriger le fond de la conversation :

– Comment avez-vous réagi à l'appel à servir la patrie ?

Je me sentais bizarre. Les adorables visages féminins – et tout visage féminin est adorable, n'est-ce pas, surtout si on est pris dans l'écheveau des cruautés de la vie. Même les jeunes gens n'étaient pas méchants. Et la blouse de la jeune fille au nez camus était volontairement déboutonnée en haut, laissant voir un triangle de peau et l'os fin de la clavicule. Une odeur... une odeur de parfums féminins, sans aucun doute, quelque chose comme l'odeur de l'amour et de la liberté. Et j'étais un peu embarrassé d'être en caleçons et en chemise tachée de rouille, même si, par ailleurs, on m'avait donné pour cette occasion spéciale une petite blouse bleue, malheureusement sans boutons. On les avait supprimés après que le

géant Gogobéridzé avait arraché tous les boutons d'une blouse pour les avaler.

– Bon, bon, passons au prochain point de votre biographie, dit le commandant avec affabilité, presque en souriant.

Ah ! comme j'étais bien en cette amicale compagnie ! Comme si, m'éveillant d'un vilain cauchemar, je me retrouvais dans ma merveilleuse jeunesse.

– Vous vous souvenez comme vous aviez dit que vous aviez peur ? Quand vous êtes arrivés à la gare de Ledianaiā ⁶, vous ne vouliez pas manger et disiez que vous aviez peur. Vous vous souvenez ?

Un danger mortel se rapprochait, je le sentais de tout mon être, mais – hélas pour moi ! – je n'arrivais pas à quitter assez vite cet enchantement fait de douce chaleur, de visages féminins et de sourires. C'est ainsi qu'ayant vu à temps briller la lame du couteau, on n'arrive pas à réagir suffisamment vite pour se mettre à l'abri.

– Mais voilà, quand vous avez inventé tout ça, vous ignoriez une chose : quand un homme a peur, son taux d'adrénaline augmente. Nous avons fait une analyse de votre sang – vous vous souvenez ? – et l'adrénaline était à son taux normal. Vous nous avez menti. Pourquoi ? Vous ne voulez pas faire l'armée ?

Un abîme s'ouvrit sous moi, et je me balançai au-dessus de lui.

C'est-à-dire que sous moi régnaient les ténèbres, et je tombais dedans, inéluctablement.

Je ne savais pas quoi dire ou quoi faire. Dire : « Non, je ne veux pas » – mais c'est, justement, interdit. J'avais emprunté une autre voie : « je voudrais, mais je ne peux pas » – et voilà, on me l'a fermée.

Je ne distinguais plus les visages, ils avaient été transformés en ovales vides de traits. Un mot s'était formé dans ma bouche, et je le prononçai, presque en criant :

– Assassin !

Le commandant hocha la tête d'un air approbateur. Il me regardait avec beaucoup d'intérêt, ses yeux étaient tous proches, et je fus frappé par l'intelligence qui y brillait.

Puis un coup de chaleur dans l'obscurité. J'eus le temps de remarquer que mes genoux ne me portaient plus, et je m'enfonçai dans les ténèbres.

6. Littéralement : « glacée » (N.d.T.). Et pour cause : la température en hiver descendait jusqu'à 56° C en dessous de zéro (N. d. A.).

Pas longtemps : l'odeur âcre de l'ammoniaque me fit reprendre connaissance. J'étais assis sur une chaise, on me faisait une piqûre dans la chair de la main, deux mains féminines me soutenaient aux épaules, l'un des doigts était orné d'un anneau avec une petite pierre verte.

– Vous avez devant vous un cas typique de dépression réactive, disait le commandant, satisfait de sa démonstration réussie. Nous allons maintenant faire le bilan, puis, après une pause, nous passerons à un cas plus compliqué...

L'aide-soignante Bokov d'un côté, la fille au nez camus de l'autre, plus une jeune psychiatre, derrière, portant ma blouse, me guidèrent dans le corridor. L'aide-soignante surveillait les autres avec hostilité. Nez camus, elle, me jetait des regards ouvertement compatissants, mais je n'étais pas en état de penser à elle, j'avais l'impression de porter en moi une plaie ouverte, une crevasse qui engloutissait toutes mes forces. Dans le corridor, la jeune fille ne put s'empêcher de me demander :

– Dites, là-bas, à Moscou... vous connaissez le poète Voznessenski ?

Elle aurait tant voulu entendre « oui » pour après, avec ce « oui », se nourrir et se réchauffer dans son lointain Khabarovsk. Malheureusement, je ne l'avais jamais rencontré. Et pourtant, il fallait lui offrir quelque chose.

– Mon oncle le connaît très bien, dis-je. C'était déjà quelque chose : « il y a un malade, là-bas, imagine, son oncle connaît très bien Voznessenski ! »

Mon Dieu, je me sens mal : un goût amer dans la bouche, nausée, frissons et, familière, la toile d'araignée poisseuse de l'amiazine – bien sûr, c'est ça qu'on m'a injecté – commençant à embrumer ma conscience.

– Allons-y, allons-y, ou tu vas tomber ! m'intimait l'aide-soignante Bokov. Et elle me conduisait avec fermeté. Elle me fit asseoir, posa mes jambes sur le lit, me couvrit du drap. Et, avant de sortir, passa sa paume sur ma tempe et mes joues, d'un geste tendre.

– Pourquoi tu ne dis rien ? Hein, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? me pressa Igor, presque fâché, quand je m'éveillai le lendemain matin.

– Rien. Je ne sais pas. Ils n'ont rien fait. Je ne peux rien dire. Je ne sais plus où j'en suis.

– Pourquoi tu trembles comme ça ?

Les sanglots m'étouffaient et, pour les étouffer, j'enfouis mon visage dans mon coussin. C'est bien connu, le manque d'air tue les larmes.

– Je me vengerai d’eux ! Je me vengerai de lui !

Ça me soulageait de les menacer, même si je comprenais à quel point mes menaces étaient infantiles.

– Je leur ai fait confiance, je me suis ouvert ! Mis à nu ! Et c’est à ce moment qu’il a frappé !

Igor prit un ton triomphal :

– Tu as vaincu ! L’ennemi t’a décoché un coup mortel, mais tu es tombé à temps, et l’épée est passée au-dessus de ta tête !

J’avais presque envie de rire : Igor avait une capacité stupéfiante – et salvatrice – pour trouver du pathétique partout. Retourner l’insignifiance de telle manière qu’elle paraissait grandiose ! Je riais à travers mes larmes : une épée, pour ce commandant aux pantalons râpés ?

Frolov savait tous les détails et n’était pas content :

– Je t’avais pourtant prévenu ! Et lui : il m’a demandé de te prêter pour te montrer aux étudiants, et il fait des exercices de mutilation ! Une analyse d’adrénaline, ici, à Khabarovsk ! Et tu l’as cru ?

– À quelque chose malheur est bon, se rassurait le psychiatre. Ton dossier est inattaquable maintenant. Les étudiants se souviendront de cette histoire et, avec les autres... hum, fragiles, sensibles comme toi, ils n’oseront plus tirer sur la corde.

– Et Svejov ? C’est un bon garçon... Que voulez-vous qu’il aille faire en prison ?

– Il s’est conduit stupidement. C’est un cas trop clair, tu comprends ? C’est rare, mais ça arrive en psychiatrie.

– Une armée de cinq millions se remettra facilement de la perte d’un tankiste.

Mais le lieutenant Frolov n’écoutait pas.

– Il faut te préparer, dit-il.

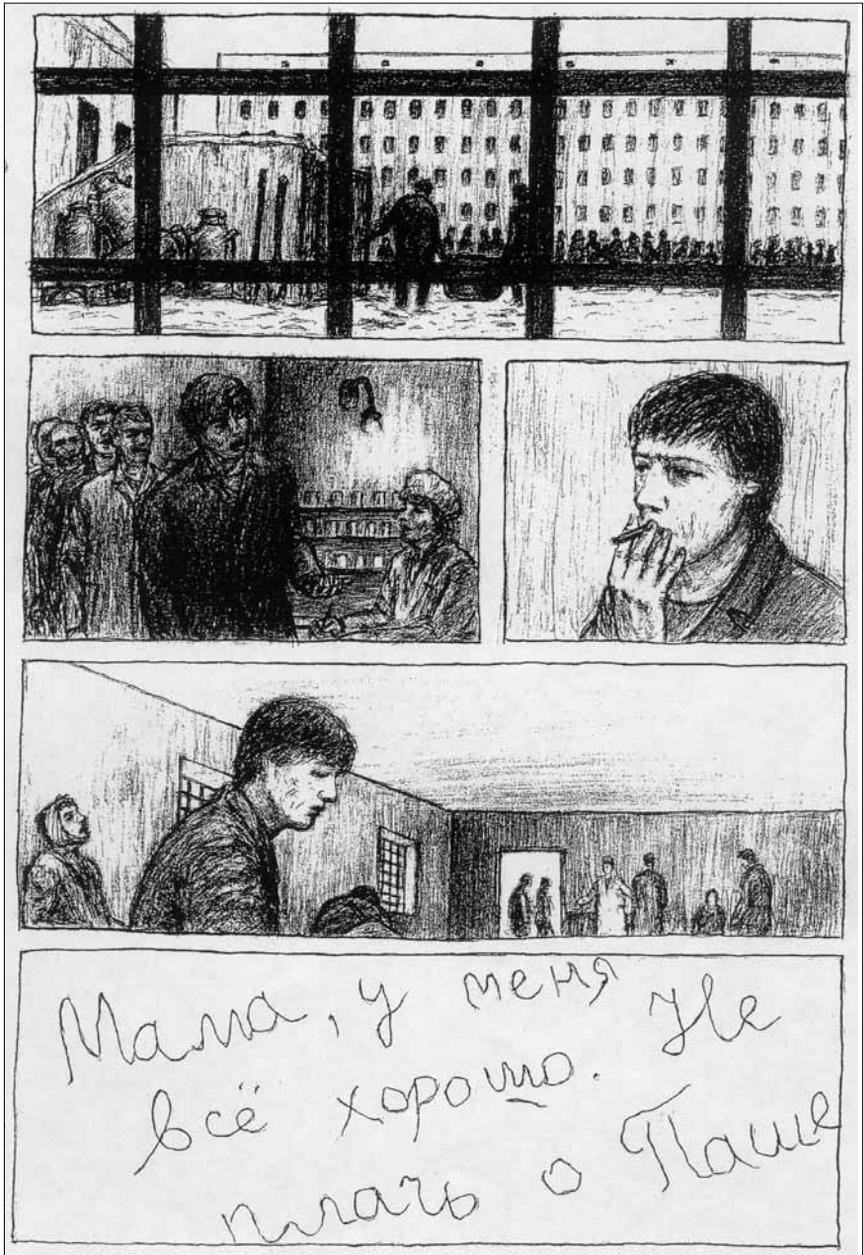
Et il ajouta soudain :

– Dommage que tu t’en ailles. C’était tout de même agréable de savoir que tu serais là quand j’allais au travail. Bien sûr, ça sonne très égoïste... Que faire ? La vie est faite de rencontres et de séparations.

À vingt-cinq ans, il le savait. Et moi, à dix-neuf ans, je croyais qu’elle n’était faite que de rencontres.

Le gouffre qui s’était ouvert sous mes pieds n’avait pas tout à fait disparu. Il en sortait un petit vent glacé. Et, en m’endormant, je retombais dedans, pour me réveiller en sueur.

« C’est ainsi qu’ils cassent les intellectuels, commenterait, des années plus tard, le psychologue Cherchnev. Ils les piègent avec la logique. Plus précisément, ils démontrent l’illogisme de leur atti-



Nikolai Maslov, *Une jeunesse soviétique*,
Moscou, éd. Pangloss, 2^e sem. 2004

logique. Plus précisément, ils démontrent l'illogisme de leur attitude : un juge d'instruction habile n'a aucune peine à le suggérer. »

Il fallait refermer le gouffre. Par une vengeance particulière. Le tankiste Svejov. Ils disent que c'est sans espoir, que son cas est clair, que sa place est en prison. Eh bien, il faut qu'ils le libèrent. Et alors seulement nous serons quittes.

– J'arracherai Oleg à leurs mains, dis-je. Et alors la fosse se refermera.

– Ne lie pas aussi étroitement deux choses, c'est dangereux, dit Igor. Car s'ils le condamnent, la fosse...

Évidemment. Mais je dois m'accrocher à quelque chose pour m'en sortir. À une marche imaginaire. À une ancre bricolée.

Car il n'y a pas de situation désespérée, surtout à cet âge !

Et soudain : tout m'apparaît clairement, en un instant.

– Oleg, tu comprends : j'ai besoin de ta liberté. Autrement, j'ai peur de tomber malade. Tu peux m'aider ?

Tout étonné, Oleg fit oui de la tête.

– Tu dois te conduire comme si tu allais mourir. Non, non, pas en t'ouvrant les veines, il n'est pas question de ça ! Tu peux arrêter de regarder la télévision ? Et de te précipiter pour être le premier à table ? Je t'en prie, tu peux manger, mais seulement après qu'on t'aura rappelé d'aller à table ! Maintenant, le plus important : tu vas écrire une lettre d'adieux à ta mère. Tu lui écriras que tu ne supportes plus la vie et que tu vas te tuer.

– Mais cette lettre la rendra folle !

– Elle ne la recevra pas. Ce sont les médecins qui la recevront, mais par hasard. Tu comprends ?

– Ça peut marcher, dit Igor.

Et il se mit à fabriquer un petit tube de papier qui, avec une mine, deviendrait un crayon.

Oleg écrivit sa lettre pendant deux jours. Nous l'entendions pleurer : il se désolait pour lui et pour sa mère, puis pour lui, puis encore une fois pour sa mère. Elle habitait Leningrad, comme on appelait alors Pétersbourg.

Avril. Une journée ensoleillée.

– Bonne chance, dit tristement Boris. Voilà, *vous* êtes libre. *Vous* rêviez de ce jour, n'est-ce pas ? Eh bien, le voilà.

L'aide-soignante Bokov vint me voir :

– Voilà, tout finit bien. Fais attention, mange bien !

Et elle laissa échapper :

– Tu es pour moi... *quelqu'un* !

Elle pressa ses paumes contre mes tempes, les fit glisser sur mes joues. Et, se détournant, sortit très vite.

– Oh, quelle formule elle a trouvée pour décrire toutes les relations humaines !, s'écria Igor avec enthousiasme. Puis il continua, mécontent : mais je vais devoir rester ici tout seul. Ça sera mortellement ennuyeux.

– Toi aussi, bientôt, tu partiras pour Moscou.

– Moscou, Moscou !

On me conduisit dans la cage d'escalier. Deux sergents en capote m'attendaient, mal à l'aise de se retrouver dans un endroit aussi odieux. Un sergent du nom de Generalov était chargé de me ramener à l'endroit de mon recrutement, à Moscou. Des aides m'apportèrent mes affaires, et je me dépêchai d'enfiler mes habits militaires. Mes bottes.

Mon rôle de fou était terminé. Ils étaient déjà en train d'emporter ma blouse, avec, dans une poche, la lettre d'Oleg à sa mère.

– Attendez, attendez !

Je retirerai la feuille pliée en carré. Les aides-soignants regardaient.

– J'ai failli oublier : on m'a demandé de la poster.

Un aide se précipita, m'attrapa la main.

– Les lettres doivent passer par les médecins !

– Lâche-moi ! criai-je. Il fait ses adieux à sa mère !

Des doigts de fer me desserrèrent le poing et en extirpèrent le carré blanc. L'aide disparut derrière la porte.

Nous descendons l'escalier dans un bruit de bottes. Frôlant les portes des autres étages, les coups et les cris étouffés.

Dans la cour, le soleil inonde généreusement mon visage, je suis aveuglé, un vent frais, qui sent la neige fondue, me chatouille les narines, des larmes coulent sur mes joues.

– Qu'est-ce que c'est ? s'écrie le sergent Generalov, horrifié.

Du sang tombe de mon nez. La tête me tourne. Les soldats casent la croûte de glace d'un petit monticule et me tendent une poignée de neige grumeleuse, à appliquer sur la racine du nez.

Du sang pourpre sur la neige blanche.

Bonheur de la liberté. Un bonheur qui n'a rien de comparable.

La partager avec mes amis : envoyer un télégramme :

« Moscou. Pour Boris Petrov. Rejeté par le kurdel. »

– Nous n'acceptons pas les télégrammes incompréhensibles, dit la fille derrière le guichet de la poste.

Un lecteur de la *Chasse au kurdel* de Lem aurait compris, lui. C'était notre langue codée, composée de lectures et de discussions. – Mademoiselle, il se trouve que j'appartiens à la minorité nationale des Tomiles, et ce télégramme est rédigé en langue tomile. Acceptez-le, s'il vous plaît, ou vous pourriez avoir des problèmes.

Ah, si c'est comme ça... Le télégramme parvint à destination.

Les *Tomiles* : de Tomilino, une gare sur la ligne Moscou-Kazan.

Un mois plus tard, Igor arriva à son tour. Il apporta tout avec lui : rires et pleurs, espoir et cris.

– Tu te souviens quand ils avaient installé un bureau de vote dans notre département !

– Et Sorokine avait avalé les bulletins !

– Et le commandant...

Six mois plus tard, Boris débarqua à Moscou. En formation continue.

– Et Oleg, qu'est-il devenu ?

– Il a été libéré. On a intercepté une lettre dans laquelle il écrivait à sa mère qu'il s'apprêtait à se suicider, et lui faisait ses adieux. Et qu'est-ce qu'un tankiste pour une armée soviétique de cinq millions d'hommes ? – Boris fit un clin d'œil. – Et s'il s'était vraiment pendu ? Le commandant ne voulait pas prendre ce risque.

Voilà, nous étions quittes.

Et cependant, mon gouffre... non, il ne s'est jamais entièrement refermé.

Quand leur communisme s'est effondré, Igor est devenu fermier indépendant quelque part dans la région de Rybinsk. Père de famille, avec des enfants adoptifs. Il a aussi eu, semble-t-il, ses propres enfants.

Il est mort en 1994.

Ce passé, cruel, mais merveilleux. Un pan de vie d'autrefois, qui existe toujours, conservé dans un lieu invisible. Et qui, soudain, propose un rendez-vous – à travers un geste presque imperceptible, une ressemblance sur une photographie. Et il est impossible de ne pas s'y rendre. Comme il est bon, ensuite, de pouvoir revenir à Paris, au Panthéon. Devant ses colonnes, sur une photo, sourit un charmant visage aux joues rondes, enfantines, sourit un peu tristement.

Traduit du russe par Maud Mabillard.